



Ill. 1. L'*enchinoisement* symbolique dans le contexte de la mondialisation. Arche (porte) du quartier chinois devant le gratte-ciel d'Hydro-Québec.
(Photo : Jonathan Cha)

Jonathan Cha

La représentation symbolique dans le contexte de la mondialisation¹

L'exemple de la construction identitaire du quartier chinois de Montréal

La communauté chinoise de Montréal s'est forgée une identité collective, culturelle et très spatialisée (ill. 1). À l'heure de la mondialisation, elle s'ancre dans un quartier montréalais par des phases successives d'*enchinoisement* et de mise en symbole d'envergure,

en ayant recours à une vision paysagère issue d'images, d'idéologies et de traditions architecturales chinoises distinctes.

Le quartier chinois s'est, dans un premier temps, affirmé comme le lieu des Chinois à Montréal, alors que, dans un second temps, la communauté s'est adaptée à la réalité actuelle en utilisant cette plage urbaine pour se représenter comme communauté culturelle dans la ville. Sans nécessairement y résider, les Chinois de l'agglomération affichent là leur identité par un ensemble de comportements et de dispositifs qui affirment le caractère résolument chinois des lieux. Cette terre première de tous les Chinois de Montréal apparaît ainsi comme le quartier le plus *thématisé* de la métropole ; c'est aussi, au Canada, celui qui, à notre avis, présente le plus d'icônes chinoises. Dans le paysage canadien, Le Chinatown de Montréal s'est ainsi acquis une image de marque par le biais d'une représentation symbolique qui lui assure une universalité reconnue.

Autrefois zone d'exclusion, d'insalubrité – refuge du mystérieux *Chinaman* – et même ghetto à une certaine époque, le quartier chinois a subi depuis le début des années 1980 une réhabilitation dans l'imaginaire collectif. Le renversement de la situation est tel que l'on peut conclure à un processus de « ghettoïsation positive ». En effet, la communauté chinoise de Montréal cherche à se démarquer spatialement dans la ville, en utilisant des référents externes qui renforcent et dramatisent son image de véritable quartier « chinois ».

Au terme de la dernière phase d'*enchinoisement*, le quartier chinois de Montréal s'offre à la touristification. C'est un lieu bien

Jonathan Cha est bachelier en architecture de paysage de l'Université de Montréal, candidat à la maîtrise en études urbaines de l'Université du Québec à Montréal et est associé à la Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain et au Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions (CÉLAT).



Ill. 2. « John Chinaman », Portrait d'un homme chinois inconnu, Montréal, 1895. (Collection Notman, Musée McCord II-109594.1)

défini avec des limites et des entrées commerciales claires, un nombre et une diversité de boutiques et de restaurants aux produits exotiques. Son caractère chinois se veut « authentique » : l'omniprésence d'artefacts, d'odeurs et de décoration typiques et une activité constante qui se déroule dans une certaine *ca-cophonie urbaine* forgent depuis longtemps l'imaginaire collectif chinois.

La naissance du « quartier chinois »²

C'est en 1902 qu'apparaît officiellement, dans un quotidien montréalais, l'appellation quartier chinois : « Tout le monde sait que la partie de la rue de La Gauchetière, comprise entre Saint-Charles-Borromée³ et Cheneville, est en grande partie habitée par des Chinois. C'est là ce qu'on appelle le quartier chinois de Montréal⁴. » Là, les épiceries, les associations et les missions chrétiennes chinoises ont pignon sur rue et signalent la présence d'une enclave chinoise à Montréal.

C'est au début de la vague d'industrialisation (1877-1911) et dans un quartier où vivent déjà des immigrants pauvres, notamment les Irlandais, que les premiers Cantonais ouvrent deux commerces de blanchisserie à Montréal ; d'autres buanderies chinoises viendront par la suite s'installer sur les rues Saint-Antoine et de Bleury. Mais les Cantonais aspirent à devenir propriétaires et commerçants ; ils s'installent au cœur du nouveau pôle marchand de la métropole, près de la section la plus ancienne du boulevard Saint-Laurent, au sud de la rue Sainte-Catherine. Durant les années 1890, les premiers éléments du futur quartier chinois de Montréal trouvent place sur la rue de La Gauchetière, entre les rues Saint-Urbain et Clark, dans le

quartier Dufferin du faubourg Saint-Laurent. Au début des années 1900, près d'un millier⁵ de Cantonais y résident. Les lieux de travail se métamorphosent : les arrières-boutiques autrefois utiles aux artisans se transforment en cuisines, en dortoirs et en lieux de rencontres et de jeux.

Cependant, et inévitablement, la communauté chinoise se heurte à la discrimination, au racisme et à la ségrégation⁶. Devant l'importance des blanchisseries occupées par des Chinois, ce qui vaudra d'ailleurs à Montréal le titre de « capitale de la blanchisserie chinoise au Canada⁷ », les commerçants blancs affirment que les Chinois subtilisent leurs emplois et que, en somme, « *John Chinaman*⁸ » est de trop (ill. 2). Les Chinois et leurs coutumes, leur mode vestimentaire, leurs odeurs, leurs parfums et leur mode de vie particulier représentent définitivement l'inconnu, l'exotisme, le pittoresque, le *wilderness* le plus étrange vécu par la société montréalaise. Les immigrants chinois vivent ainsi en communauté fermée en raison de la xénophobie des Canadiens-français, de la concurrence déloyale imposée par certains corps professionnels et de l'exploitation de ceux-ci par le patronat local. Apparu en partie par les préjugés et la discrimination ouverte de la communauté blanche, le quartier chinois s'est aussi constitué dans le désir de perpétuer une culture et des coutumes de vie propres, de répondre à des besoins économiques, d'établir un réseau social et d'influencer la chaîne migratoire.

De plus, les Chinois sont restés fidèles à leurs principes culturels au sein d'une communauté relativement close sur elle-même, alors que la société montréalaise, francophone ou anglophone, a toujours cru qu'elle arriverait à assimiler complètement les immigrants. Les Chinois créent leur marché du travail et du capital, demeurent majoritairement endogames, perpétuent leurs usages cantonnais et s'identifient selon des référents de leur société d'origine, en se regroupant en des associations claniques et des partis politiques étrangers à la vie culturelle et sociale de Montréal. Les Montréalais se représentent, par ces pratiques ethniques méconnues, l'image d'une Chine transplantée dans leur ville. À cela s'ajoute la barrière culturelle linguistique, puisque la majorité des immigrants chinois ne parlent pas ou très peu l'anglais et ont une claire difficulté de communication. En outre, les Chinois ignorent la culture et les coutumes occidentales. Cependant, le fait de vivre réunis leur permet de parler leur propre langue, de manger leur propre nourriture et d'adorer leur propre Dieu, tout comme ils le feraient en Chine. C'est pour servir et subvenir aux besoins de la communauté chinoise et des travailleurs, notamment par les restaurants et les commerces, qu'est né le quartier chinois. Aujourd'hui, la



Ill. 3. Bâtiments de pierre grise du boulevard Saint-Laurent, dissimulés derrière une couche chinoise signalétique, 1110-1116, boulevard Saint-Laurent. (Photo : Jonathan Cha)



Ill. 4. Édifice Brunet, 1076-1080, boulevard Saint-Laurent. (Photo : Jonathan Cha)

concentration chinoise en un quartier répond toujours aux besoins de la communauté asiatique, mais est aussi un objet touristique par excellence dans la métropole.

Un quartier chinois d'architecture montréalaise

Le quartier chinois de Montréal s'est créé, dans les vingt dernières années et sous différentes phases, une identité urbaine propre, une identité chinoise universelle. Ce patrimoine de culture chinoise n'émane pas des référents historiques du site pas plus qu'il ne se développe dans la valorisation du cadre bâti. Les traces des communautés juive, écossaise et irlandaise sont d'ailleurs disparues de l'imaginaire collectif. Ce qui portait autrefois le nom de *Petit Dublin* est aujourd'hui devenu le quartier des Chinois et des Asiatiques et l'image d'un quartier ayant vécu l'évolution sociale montréalaise disparaît sous une couche chinoise, comme si ce lieu avait toujours été une petite Chine.



Ill. 5. Édifice Drapeau et Savignac, 1068-1074, boulevard Saint-Laurent. (Photo : Jonathan Cha)

On perçoit aujourd'hui le quartier chinois comme ayant toujours été le quartier chinois, puisque le caractère identitaire du lieu est extrêmement fort. Il est à ce point fort qu'il permet aux visiteurs d'oublier que le quartier est morcelé par de nombreux terrains vacants présents depuis les années 1970 et de ne plus remarquer le caractère montréalais du lieu, un quartier au passé à la fois résidentiel et commercial, avec de nombreux bâtiments construits avec la célèbre pierre grise de Montréal. Il y a ainsi une tendance généralisée à ne pas voir le cadre bâti montréalais dans le quartier chinois, mais d'y remarquer principalement ses chinoiseries (ill. 3). En effet, la force de la couche chinoise voile l'identité montréalaise du quartier au profit de la représentation symbolique chinoise.

Les Champs-Élysées dans le quartier chinois !

De grandes visions animaient la bourgeoisie francophone de Montréal à la fin du dix-neuvième siècle (1885-1895). C'est le moment où est élargi le boulevard Saint-Laurent dans l'optique d'en faire une voie prestigieuse à l'image des Champs-Élysées de Paris. Cette restructuration prend forme sur le flanc ouest du boulevard Saint-Laurent entre la rue Saint-Antoine et l'avenue des Pins. Ce grand projet met d'ailleurs en vedette une architecture inspirée de l'école de Chicago et du style néo-roman et le Monument national en est assurément le bâtiment phare. Le boulevard Saint-Laurent se démarque désormais par ses théâtres, ses commerces et ses bureaux et quelques bâtiments du quartier chinois témoignent de ce passé glorieux du boulevard Saint-Laurent. Ces bâtiments sont caractérisés par des façades en pierres grises, par de larges ouvertures avec des arcs en plein cintre et des structures à composantes de fonte. Les architectes montréalais Daoust et Gendron ont d'ailleurs laissé, en 1889 et 1890, un héritage de trois bâtiments remarquables sur le territoire actuel du quartier chinois. L'édifice qui témoigne le plus ces caractéristiques est sans aucun doute l'édifice Brunet (ill. 4) qui était doté, à l'époque, d'une salle de concert à l'étage. À ses côtés s'élèvent les édifices Drapeau et Savignac (ill. 5) et, plus au sud, l'édifice Robillard (ill. 6), lieu de la première projection cinématographique à Montréal. Outre les bâtiments résidentiels



Ill. 6. Édifice Robillard, 972-976, boulevard Saint-Laurent.
(Photo : Jonathan Cha)

Ill. 7. Édifice Trudel, 1014-1016, boulevard Saint-Laurent.
(Photo : Jonathan Cha)



et commerciaux en pierres grises, il y a l'édifice Trudel (ill. 7) de l'architecte J.-H. Bernard qui se démarque par son éclectisme et sa prédominance de coloris rouge.

Outre ce legs architectural de la bourgeoisie francophone au centre-ville de Montréal, le quartier chinois est parsemé de bâtiments purement montréalais qui évoquent le passé résidentiel, industriel, institutionnel et religieux du quartier. On trouve ainsi des anciennes maisons datant du dix-neuvième siècle sur les rues de La Gauchetière, Clark, Saint-Dominique

et Saint-Urbain, ainsi que des bâtiments ultérieurs de pierres grises dispersés dans le quartier. On remarque également des anciens bâtiments à l'architecture industrielle de la Canadian Cork Cutting Co. (1887, 1030, rue Cheneville), de la George and Hodge and Sons (1901, 205, avenue Viger ouest) et de l'hôpital Saint-Charles-Borromée (66, boul. René-Lévesque). On observe ensuite des édifices au passé institutionnel et religieux, soit l'école écossaise British and Canadian School réalisée par l'architecte O'Donnell (1826, 120, rue de La Gauchetière), l'église écossaise Secessionist Church of Scotland⁹ (1835, 205, rue de La Gauchetière) et le patronage Saint-Vincent-de-Paul, propriété du séminaire de Saint-Sulpice (1893, 209, rue de La Gauchetière).

Ce bref inventaire nous indique que le quartier chinois s'est implanté dans un environnement montréalais et qu'il s'est développé à partir du cadre bâti existant. La communauté chinoise s'est donc intégrée au tissu urbain montréalais et s'est graduellement approprié son espace en superposant ses référents culturels. Cette portion du faubourg Saint-Laurent est aujourd'hui un palimpseste des allées et venues des montréalais (francophones, anglophones, allemands, écossais, irlandais, juifs et chinois) qui laisse entrevoir plusieurs traces perceptibles de leur présence sur le territoire. La lecture du lieu ne se fait pas seulement au présent, de sorte que les Chinois n'ont pas fait table rase pour se construire une identité spatiale, mais ont plutôt superposé aux couches précédentes leur attachement au lieu par ce que l'on peut définir comme un partage culturel. On se trouve donc aujourd'hui avec un quartier chinois purement montréalais.

Le processus d'*enchinoisement* du quartier chinois

Cadre conceptuel

Définition, hybridation et mondialisation

Il est de première importance de définir le concept d'*enchinoisement* qui s'avère, dans le cas présent, l'ancrage de l'argumentation. Broudehoux, dans son récent article portant sur la ville de Beijing, intitulé *Learning from Chinatown : The Search for a Modern Chinese Architectural Identity, 1911-1998*, utilise les concepts de *re-sinicization*, de *chinatownisation* et d'*orientalization* de l'architecture chinoise. Préférant conserver les racines du mot « chinois », nous proposons d'utiliser, pour les fins de cet article, le terme *enchinoisement* pour représenter la mise en symbole du quartier chinois de Montréal.

Le terme *enchinoisement* provient en partie du mot « chinoiserie » qui, selon sa définition, représente un objet de luxe ou de fantaisie venu de Chine ou de goût de Chine et pouvant

s'exprimer comme motif ornemental, décor ou œuvre d'art d'inspiration chinoise. Suivant les traces logiques de cette définition, le terme *enchinoisement* sera utilisé dans l'idée de *rendre un caractère chinois à l'objet, au lieu ne l'étant pas au départ, par une réinterprétation se voulant manifeste, mais non pastiche*. Planifié ou spontané, l'*enchinoisement* sert principalement des intérêts symboliques et identitaires, comme c'est le cas pour le quartier chinois de Montréal.

Il est évident que l'*enchinoisement* de Montréal s'est fortement inspiré d'images de lieux authentiques en Chine, sans pour autant les copier bêtement. Par contre, l'*enchinoisement* a procédé à une réinterprétation propre des artefacts et des icônes chinois, purement montréalaise, selon les désirs des représentants de la communauté chinoise et de la ville de Montréal. Il ne faut ainsi pas chercher une origine incontestable, un modèle précis, une pureté et une exactitude dans les actions posées pour *enchinoiser* le quartier chinois de Montréal, mais plutôt observer le caractère vernaculaire qui se dégage de ces objets au goût de Chine.

Les phases d'*enchinoisement*, au nombre de cinq, ont inévitablement donné, au cours des cent trente dernières années, un caractère hybride au quartier. De composite à explicite, le caractère chinois du lieu s'est graduellement imposé comme langage prédominant. Selon Simon, l'hybridité se définit comme la diffusion de traits culturels selon une logique prévisible et imprévisible et ce, à partir des éléments en présence¹⁰. C'est donc dire qu'une nouvelle couche s'implante à l'existante. Pour Venturi¹¹, ce qu'il aime des choses, c'est qu'elles soient hybrides plutôt que pures.

Alors que Simon développe l'identité hybride du quartier Mile-End construite à la fois sur la mémoire et sur l'oubli, le quartier chinois, inversement, construit son identité par le recours à une monumentalité chinoise symbolique. L'identité du Mile-End persiste grâce aux écrits et aux traces, alors que l'identité du quartier chinois se recrée grâce à un *enchinoisement* récent. Les arches seraient-elles les gardiennes de la mémoire chinoise ? L'identité chinoise se définit moins par le rapport à l'histoire, mais davantage par un tissu d'associations et de références matérielles, issues de l'*enchinoisement*, distribuées dans l'espace et dans le présent.

Le quartier chinois entretient vigoureusement le symbole comme si l'identité y était dépendante. En se référant à Simon, on réinterprète et on constate de façon éloquente que le quartier chinois ne tend nullement vers l'homogénéisation, mais davantage vers l'hyperdifférenciation ou la ré-ethnisation¹². Dans le contexte de la mondialisation, la communauté chinoise se serait donc mise en *situation de frontière* afin de marquer sa présence

territoriale. Dans ces temps de mondialisation et d'hybridation culturelle des identités, Broudehoux¹³, en prenant l'exemple de Beijing, parle d'une recherche de *local distinctiveness* : « Globalization has thus been accompanied by the exacerbation of societal and ethnic self-consciousness and the resurgence of expressions of collective identity. »

Dans cette période de mondialisation, il a été et il est valorisé de simuler un paysage chinois en s'inspirant d'une image d'une Chine monumentale plutôt que celle d'une Chine vernaculaire davantage rurale. Par une idéalisation d'une Chine « révolue » et le recours aux éléments traditionnels se crée une image stéréotypée devenant une attraction touristique mondiale : « Over time, this image spread to other Chinatowns and became consecrated as the physical manifestation of the presence of ethnic Chinese communities around the world¹⁴. » Le quartier chinois de Montréal est donc à la recherche d'UNE image symbolique qui le reconnaîtrait et le distinguerait dans un système plus global, plus universel.

Phase 0 (1877-1893)¹⁵

L'apparition des Chinois dans le faubourg

Les Chinois arrivent dans la métropole à partir de la seconde partie du dix-neuvième siècle, mais la période 1877-1893 marque la véritable première période d'arrivée et d'insertion d'immigrants cantonnais à Montréal, notamment par l'ouverture des premières buanderies chinoises¹⁶, dont la Troy Steam Laundry et la Montreal Steam Laundry. La première colonie chinoise ne compte que quelques trente membres en 1888 et voit ce nombre augmenter jusqu'à cinq cents membres sur une période de quinze ans. La majorité de ces immigrants s'installent dans le faubourg Saint-Laurent et c'est de cette façon que les bases d'un futur quartier chinois sont posées. C'est ainsi que se manifeste la première présence chinoise à Montréal où quelques centaines de nouveaux arrivants vivent pauvrement et travaillent durement dans des industries légères du secteur adjacent à la vieille ville.

Phase 1 (1894-1923)¹⁷

Percée commerciale¹⁸ cantonaise et signalétique

Après vingt années d'acclimatation, la communauté chinoise, qui atteint mille personnes au début des années 1900¹⁹ et deux mille au début des années 1920, peut se permettre de réorienter ses activités en raison de sa population grandissante. Avec une population qui demeure dans une zone ouvrière, la demande croissante de restaurants, de cafés, de blanchisseries et d'autres



Ill. 8. Exemple d'enseigne, 1106, rue Clark. Les premières enseignes étaient principalement horizontales, sobres et limitées aux caractères chinois. (Photo : Jonathan Cha)

Ill. 9. Affichage, enseigne du restaurant YEN KING, 1020, boul. Saint-Laurent. (Photo : Jonathan Cha)



même de ce paysage urbain, une architecture de communication et une couche dominante de signification littéraire appliquées au quartier.

Phase 2 (1924-1964)

Affichage, superposition chinoise et théorie du hangar décoré

Désormais implantée à Montréal, la communauté chinoise poursuit son évolution durant la période 1924-1964²³ : la population chinoise de Montréal passe de deux mille à dix mille personnes durant cette période. Elle est affectée par les crises économiques, la concurrence, le racisme, la guerre et l'acte d'exclusion (1924-1947), en vertu duquel aucun Chinois n'est autorisé à entrer au pays. C'est dans cette période difficile que les Chinois sont forcés de vivre en ghetto, épreuve importante qu'ils surmontent en communauté.

C'est au milieu de ces difficultés que s'ouvrent de grandes institutions chinoises : dans les années 1920, le Sun Cafe et le Montreal Chop Suey, suivis en 1933 par le célèbre Nanking Cafe, en 1939 par le Paradise Cabaret et le restaurant Lotus Garden et, finalement en 1946, par une fabrique de biscuits et de pâtes alimentaires, Wing Hung Lung Noodles. La signalétique et l'affichage des noms des commerces se poursuivent et se multiplient et il n'y a plus de doute sur l'emprise culturelle du quartier. Poursuivant la tradition amorcée en 1894, tout commerce s'affiche par une grande enseigne verticale ou horizontale et se démarque par ses caractères chinois et par son alphabet latin stylisé « à la chinoise » (ill. 9). Cet affichage de symboles chinois, plaqué aux façades, prend de plus en plus d'espace et présente davantage d'intérêt visuel. Graduellement, tous les bâtiments situés dans le périmètre du quartier chinois se modèlent sur un caractère chinois par l'ajout d'une couche signalétique faisant état de l'appropriation culturelle des lieux. Le cadre bâti devient un palimpseste où la couche la plus récente et la plus lisible est la couche chinoise. Par des gestes simples, et sans avoir modifié

services est rencontrée par les immigrants chinois. Il y a donc une graduelle transformation des bâtiments et des locaux et, peu à peu, se crée une image distincte dans le secteur. Ainsi, selon les écrits²⁰, c'est en 1894 que des marchands cantonnais suspendent leurs enseignes dans la rue (ill. 8), soit sur la rue de La Gauchetière, entre les rues de Bleury et Saint-Urbain. L'hybridité entraîne l'ouverture de nouveaux espaces d'énonciation et c'est dans ce contexte qu'apparaît en 1894 le premier signal visuel identitaire lié à la communauté chinoise.

Plusieurs salles à manger²¹ apparaissent au début des années 1900 et la concentration de population et de produits chinois amène le quotidien *La Presse*, en 1902, à déclarer pour la première fois le secteur comme étant le quartier chinois de Montréal. Le quartier est désormais connu par une appellation précise, un paysage distinct, des odeurs et des caractères étrangers. Cette phase marque la mise en place d'objets sensoriels singuliers qui rendent le quartier chinois unique à Montréal. La communauté chinoise profite de cette conjoncture pour poursuivre son expansion commerciale, de sorte qu'on y trouve en 1915 près d'une cinquantaine de commerces et de restaurants²². Ce premier geste d'*enchinoisement*, par le recours à l'idéogramme, au signe graphique dans l'espace, deviendra l'architecture



Ill. 10. Juxtaposition d'une nouvelle façade au bâtiment existant, restaurant Lotté Furama, 1115, rue Clark. (Photo : Jonathan Cha)

Ill. 11. Juxtaposition d'une nouvelle façade au bâtiment existant, restaurant MING DO, 1050, rue Clark. (Photo : Jonathan Cha)

Ill. 12. Remodelage et coloration d'une façade, restaurant KEUNG KEE, 70, rue de La Gauchetière. (Photo : Jonathan Cha)

Ill. 13. Coloration d'un mur de brique près du parc Sun Yat-Sen, rue de La Gauchetière. (Photo : Jonathan Cha)

Ill. 14. Coloration et décoration de la façade d'un restaurant, aujourd'hui disparu. (Photo : Sandra Donaldson)

Ill. 15. Coloration d'une entrée (brique, portail et porte), 1093, rue Clark. (Photo : Jonathan Cha)

Ill. 16. Détail de la façade du Centre catholique communautaire chinois, 979, rue Côté. (Photo : Jonathan Cha)



become eye-catching emblems of Chinese identity »²⁴.

Puis, il y a la coloration (peinture) des façades (ill. 13, 14, 15, 16), qui se poursuit d'ailleurs encore aujourd'hui, et la mise en couleur des briques ornant la façade des édifices. Ce processus de décoration permet d'ajouter l'aspect couleur au quartier et c'est notamment par le rouge que s'effectue ce marquage culturel. La cas type d'application d'une coloration est l'exemple de la British and Canadian School, aujourd'hui, et, depuis 1946, la Maison Wing's Noodles²⁵ (ill. 17), laquelle a été complètement *enchinoisée* par une peinture blanche, verte et rouge afin d'en marquer la nouvelle occupation. Ce grand geste artistique a entièrement modifié la perception de ce bâtiment *écossais* institutionnel à un point tel qu'il apparaît aujourd'hui comme un véritable temple chinois, un legs d'une autre époque. Ce cas démontre comment le processus d'*enchinoisement* contribue de façon remarquable à modifier les perceptions et les lectures du paysage urbain et du cadre bâti. Il y avait donc intention de substitution et d'ancrage du caractère chinois dans un secteur et sur un bâtiment qui n'avaient aucun référent chinois a prime abord.

Cet exemple fort intéressant et concluant n'est pas sans rappeler la théorie du hangar décoré de Venturi. Pour ce dernier²⁶, le hangar décoré est un abri traditionnel sur lequel des symboles sont appliqués « quand les systèmes d'espace et de

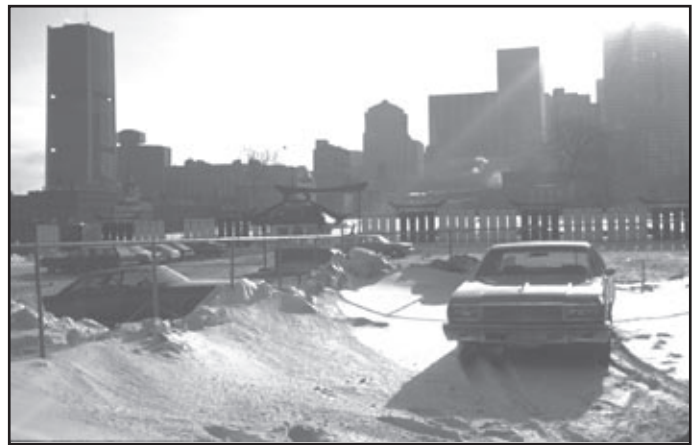


les structures en place, la communauté cantonaise de Montréal prend symboliquement possession du secteur.

Outre les affiches et les enseignes, se substituent aux façades de briques et de pierres grises, dans des gestes héroïques et planifiés, une décoration et une ornementation complètes de la façade de plusieurs bâtiments (ill. 10, 11, 12). On applique donc volontairement un nouveau visage à des bâtiments afin de leur donner un caractère chinois plus authentique ou, plutôt, plus démonstratif. La tendance dominante dans le quartier chinois est celle de l'application d'un nouveau *façadisme* ornementé aux bâtiments déjà existants où l'usage à répétition de briques et de toitures de tuiles vernies a rapidement des répercussions mentales et identitaires : « chinoiseries, such as tiled roof had



Ill. 17. Cas-type d'application d'une coloration et d'une ornementation. Maison Wing's Noodles, fabrique de biscuits et de pâtes alimentaires, 120, rue de La Gauchetière. (Photo : Jonathan Cha)



Ill. 19. Kiosque et panneaux métalliques (blanc, rouge et vert) couronnés par une stylistique « à la chinoise » camouflant un stationnement du quartier chinois, aujourd'hui disparus. (Photo : Sandra Donaldson)



Ill. 18. Le restaurant MON NAN est un exemple-synthèse de la phase 2 d'enchinoisement, puisqu'il présente à la fois l'affichage, la coloration, la juxtaposition de façade et l'ornementation, 1096, rue Clark. (Photo : Jonathan Cha)



Ill. 20. Ruelle et arche peinte (aujourd'hui disparue), adjacentes à la place Sun Yat-Sen, Montréal, 1965. (Collection Notman, Musée McCord MP-1987.41.2)

structure sont directement au service du programme et que l'ornementation est appliquée indépendamment d'eux ». Ainsi, on trouve dans le quartier chinois de Montréal des constructions traditionnelles auxquelles, dans une deuxième phase d'enchinoisement, sont apposées une décoration et une ornementation contrastantes avec la nature originale du bâti (ill. 18). L'architecture est ainsi surmontée de symboles et, dans cette théorie du hangar décoré, le symbolisme devient plus important que l'architecture sous-jacente. Ce geste crée immédiatement un lien associatif entre l'observateur et la perception qu'il se fait de l'objet architectural. Le symbolisme appliqué au bâti devient le cadre d'une expression et d'un renforcement du caractère chinois. On retiendra ici les termes affichage, coloration, décoration, ornementation et *façadisme*.

Phase 3 (1965-1970)

Camouflage et naissance d'une identité

La troisième phase se situe dans la période moderne de la métropole où l'image de la ville est orientée vers l'innovation, la modernité et la nouveauté. C'est dans ce contexte qu'a lieu l'Exposition universelle de 1967, moment où des milliers de visiteurs, de touristes et de dignitaires étrangers viennent vi-

siter Montréal. À cette époque, le quartier chinois connaît des difficultés et la salubrité et l'esthétisme du quartier sont remises en cause. Durant les années 1950 et 1960²⁷, la valeur des propriétés autour du quartier augmente fortement et les spéculateurs achètent des vieux bâtiments afin de les démolir, d'utiliser les terrains à des fins de stationnement et de les revendre quand ils reçoivent des offres alléchantes. Ces actions défigurent largement le quartier puisque plus de dix lots vacants d'importance parsèment toujours le quartier chinois. C'est dans les années 1960 qu'un premier plan de développement du quartier est réalisé, mais celui-ci n'est jamais appliqué en raison des désaccords dans la communauté et du manque d'intérêt. La communauté chinoise étant très divisée politiquement et religieusement, il est difficile d'en arriver à un consensus communautaire.

La ville de Montréal, soucieuse de son image internationale lors de l'Expo 67, décide alors d'installer un peu partout dans le quartier de grands panneaux métalliques couronnés par une stylistique « à la chinoise » (ill. 19). Cette intervention, de l'ordre de l'éphémère, ne vise pas à renforcer le caractère chinois du lieu, mais plutôt à lui donner une meilleure apparence en ayant recours au placage et à la diversion pour dissimuler les

Ill. 21. Pagode commémorative, parc de la Pagode, angle de La Gauchetière et Saint-Urbain, aujourd'hui disparue. À noter les panneaux colorés (rouge et blanc) délimitant l'espace public de la ruelle arrière.
(Photo : Sandra Donaldson)

nombreux lots vacants. Un exemple éloquent de ce geste est la construction temporaire d'une arche colorée suspendue au-dessus d'une ruelle du quartier chinois (ill. 20). Il s'agit là d'un geste d'*enchinoisement* certes, mais davantage de camouflage d'une plaie urbaine qu'on ne veut laisser transparaître. Néanmoins, la ville a recours à un référent *enchinoisé* pour respecter le caractère du lieu.

Dans la même période, un des projets de construction « communautaire » important est la réalisation d'un petit « parc de la Pagode » en 1967, dédié à la cause de la paix et de l'harmonie entre les Canadiens et aussi dans le but de célébrer le centenaire de la fondation du Canada. Cette pagode (ill. 21), à l'esthétisme somme toute primaire, a été donnée par un membre de la communauté, non pas seulement pour des idéaux canadiens, mais encore plus afin de donner une véritable identité chinoise au quartier. L'instauration du parc de la Pagode avait pour objectif premier une volonté collective d'identifier les Chinois dans le domaine public. Ce n'était plus seulement une question d'affichage, c'était désormais un espace public et un monument commémorant la spécificité de la communauté chinoise de Montréal. Les deux projets ci-dessus retiennent l'attention et marquent une étape importante dans le processus d'*enchinoisement* du quartier chinois.

Phase 4 (1980-1990)

Affirmation culturelle, folklorisation et renouveau urbain

La fin des années 1970 et le début des années 1980 constituent une période noire du quartier chinois. Un vaste quartier résidentiel comprenant notamment une école, deux églises, un grand parc, des commerces et des industries légères disparaissent au profit de « l'axe culturel et institutionnel » du centre-ville est, dans lequel se construisent notamment les projets immobiliers majeurs du palais des Congrès de Montréal, du complexe fédéral Guy-Favreau et du complexe Desjardins. Seule l'église catholique résiste à cette destruction massive, elle qui vient tout juste d'être classée monument historique en 1977. Le palais des Congrès et le complexe Guy-Favreau sont perçus comme une « motivation et le catalyseur de la revitalisation » du quartier chinois, même s'ils n'ont presque aucun lien tangible avec lui et que les intentions sont plutôt de dégager un secteur de taudis.

Au même moment, la ville décide d'élargir la rue Saint-Urbain afin, notamment, d'y construire le complexe Place du Quartier, amenant par conséquent la démolition du parc de la Pagode, lieu identitaire chinois. Le complexe Guy-Favreau et la Place du Quartier défigurent le quartier, mais amènent par



contre une clientèle de la classe moyenne en son cœur, lui assurant ainsi un rendement économique accru. La communauté a peu contesté les projets en raison à la fois de sa nature et de ses conflits internes et elle s'est fait mettre en garde par le conseiller municipal Abraham Cohen : « as long as the community remained broken in rebellious and irreconcilable elements, not only would Chinatown continue to stagnate, but it would be extirpated by a gradual incursion of speculators »²⁸.

Avec la démolition de plusieurs îlots, une perte de population considérable et la disparition du parc de la Pagode, projet phare de la troisième phase d'*enchinoisement*, l'identité et la survie du quartier chinois sont remises en cause. Le processus identitaire du quartier chinois a évolué en un siècle d'existence, mais jamais son cadre bâti et son cadre de vie n'ont été aussi menacés.

Cependant, l'avenir du quartier chinois revient au programme en 1981-1982²⁹ lorsqu'un imposant dispositif d'*enchinoisement* est mis en branle afin de rétablir l'identité chinoise du quartier et de lui conférer une image unique et ce, malgré la perte du tiers de son espace. La reprise du quartier est rendue possible grâce à la création d'un comité de travail, dirigé par l'architecte Henry Ng, formé de représentants communautaires chinois, dont le Père Tou³⁰, figure emblématique du quartier chinois, et de représentants de la ville de Montréal, dont Gabriel Deschambault et Wendy Graham. Il s'agit d'abord d'un projet de



Ill. 22. Couronnement d'un lampadaire stylisé « à la chinoise » (représentant l'envol d'un oiseau), présent sur tout le territoire du quartier Chinois, aquarelle. (Photo : Jonathan Cha)

Ill. 23. Bas-relief « Le Roi Singe » de l'artiste Pang Ting Neon, situé à l'intersection des rues de La Gauchetière et Saint-Urbain. (Photo : Jonathan Cha)

Ill. 24. Médaillon au sol, situé sur la rue de La Gauchetière. (Photo : Jonathan Cha)



réaménagement, d'embellissement urbain, de revitalisation, mais aussi de consolidation de l'identité chinoise. Il est alors important qu'une étroite collaboration soit établie entre la communauté et les aménagistes pour que le projet atteigne correctement à ses objectifs.

À l'instar du mouvement de Renouveau urbain ou de Renaissance urbaine qui est actif à Montréal, le comité de travail décide de faire de la rue de La Gauchetière une artère piétonne, tout comme l'ont été les rues Prince-Arthur et Duluth. Le comité est convaincu que, si l'on fait un aménagement *joli*, l'intérêt et les investissements arriveront *de facto*. Mais comment rendre l'identité chinoise perceptible, visible et évocatrice par un projet d'aménagement plutôt que par du cas par cas individuel comme cela avait toujours été le cas depuis la naissance du quartier? Le comité décide donc de faire appel à des artistes et à des artisans chinois et de les faire participer activement afin qu'ils réinterprètent l'identité chinoise montréalaise.

Le projet, enclenché à partir de 1982, débute avec l'installation de mobilier urbain

réparti sur tout le territoire et la construction du Centre catholique communautaire et de la maison de retraite Bo Ai Lou. À cela s'ajoute l'élément majeur, soit la conversion de la rue de La Gauchetière en un mail piéton, pavé de brique, planté d'arbres, muni de deux arches décoratives, le tout conclu par la création d'un nouveau parc, le parc Sun Yat-Sen. Ont donc été réalisés dans cette quatrième phase d'*enchinoisement*, à compter de 1982, un mobilier urbain, des bâtiments, des icônes et un parc chinois uniques.

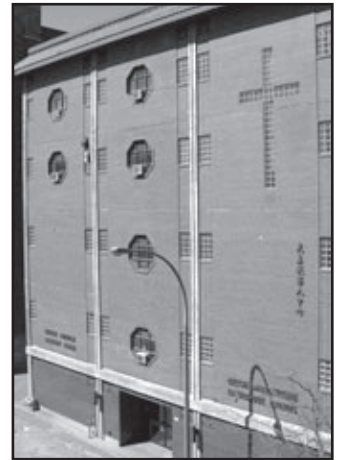
Le mobilier urbain (ill. 22, 23, 24) consiste en des cabines téléphoniques stylisées, une murale et un bas-relief représentant la mythologie chinoise, des pierres, des médaillons au sol et des lampadaires aux formes et aux figures ornementales chinoises. Tous stylisés « à la chinoise », ce mobilier urbain, ces bâtiments et ces icônes se rattachent idéologiquement à un paysage folklorique évocateur pour la communauté principalement cantonaise du Guangdong qui habite le quartier chinois de Montréal. Ce grand projet d'enchinoisement est en fait une adaptation simpliste de symboles chinois qui puise ses référents dans la mythologie, l'horoscope, les cartes, les traditions, les vertus et les croyances populaires. Il s'agit d'une phase de folklorisation destinée surtout à une communauté issue d'un milieu paysan qui accorde beaucoup d'importance à toutes ces références légendaires et populaires.

Les bâtiments construits sont, pour leur part, des piliers pour le quartier et la communauté. D'une part, ils permettent d'effacer des lots vacants et de consolider le cadre bâti et, d'autre part, ils posent les assises de lieux qui répondent aux besoins collectifs des Chinois. Il s'agit ainsi du Centre catholique communautaire chinois (ill. 25), de la maison de retraite Bo Ai Lou et d'une tour d'habitations à loyer modique, Wah Yen Tai Lou (Chinese United Building) (ill. 26). Ces trois bâtiments relativement sobres et orientés fonctionnellement plutôt qu'esthétiquement présentent tout de même (principalement le Centre catholique communautaire chinois et le Wah Yen Tai Lou) un revêtement aux motifs, aux couleurs, aux textures et aux rappels identitaires chinois. Ils constituent les premiers bâtiments construits par la communauté et dotés d'une enveloppe stylistique chinoise.

Ces deux précédents donnent un cadre de référence sans pareil pour la construction d'un quatrième bâtiment de grande taille, plus tardivement et plus contemporain, soit l'hôtel

Ill. 25. Centre catholique communautaire chinois, 1982, 979, rue Côté. (Photo : Jonathan Cha)

Ill. 26. Habitation à loyer modique Wah Yen Tai Lou, 1983, 1001, rue Saint-Dominique. (Photo : Jonathan Cha)





Ill. 27. Hôtel Holiday Inn Select et ses deux temples-pagodes, 99, avenue Viger. (Photo : Jonathan Cha)

blement de la communauté et de l'esprit chinois. En effet, il plonge les passants au cœur d'une mini-Chine, puisque, à cet endroit précis – angle des rues de La Gauchetière et Clark –, arches, temples-pagodes, lampadaires, bancs, affiches, enseignes et caractères symboliques chinois sont tous perceptibles. Il s'agit là d'une expérience unique où quatre phases successives d'*enchinoisement* ont créé une couche paysagère urbaine véritablement chinoise. On ne camoufle plus des parcelles du

quartier, on les aménage, on les décore et on réinterprète la culture chinoise.

Holiday Inn (ill. 27). Délaissant la brique aux teintes orangées ou rougeâtres, l'hôtel opte pour un revêtement de couleur jaunâtre qui se différencie du cadre bâti environnant. Construit selon les principes rigides du feng-shui, le bâtiment présente une ornementation remarquée qui fait office de rappel culturel en ce qui a trait aux balcons supérieurs, aux icônes insérées dans les façades, à la toiture et, surtout, à la décoration ultime située sur le toit de l'édifice, soit deux temples-pagodes³¹ d'inspiration impériale. Leur présence a immédiatement eut l'effet escompté, soit une représentation spatiale assurée de l'identité du lieu. En faisant allusion à des formes évocatrices, le symbolisme des temples-pagodes est devenu un système de communication qui témoigne de l'affirmation culturelle de la communauté chinoise. Le quartier chinois, par ce point de repère, ce vaste monument couronné de deux icônes incontestables, imposants *landmarks* de l'*enchinoisement*, ancre définitivement sa présence par ce geste d'affirmation culturelle. Ghettoïsation positive et touristification sont assurément derrière ce geste peu banal que d'affirmer haut et fort le centre névralgique d'une communauté. En effet, les temples-pagodes marquent désormais l'horizon du centre-ville montréalais.

À ces deux icônes de marque s'ajoute un autre temple-pagode à l'intérieur de l'hôtel, où se trouvent un bassin et une promenade. L'aspect symbolique et visuel devient palpable dans ce jardin intérieur fidèle à la conception chinoise du feng-shui. Au niveau de la rue, deux arches (ill. 28), répliques contemporaines montréalaises de portes chinoises, sont installées sur la rue piétonne de La Gauchetière en plein cœur commercial du quartier chinois. En plus d'encadrer, elles protègent les passants et donnent tout le caractère chinois au lieu, en plein milieu du quartier. Elles sont les pièces maîtresses de l'aménagement du quartier avec le temple-pagode qui se trouve dans le nouveau parc Sun Yat-Sen. Situé au centre commercial du quartier, le parc prend la place d'un ancien stationnement, diversifie le paysage à l'échelle humaine du quartier et représente le point de rassem-

En 1985, de vives protestations de la communauté s'élèvent contre la décision du maire Drapeau de zoner la rue de La Gauchetière et le boulevard Saint-Laurent comme des aires résidentielles plutôt que commerciales. La situation change finalement et c'est ainsi que le visage du boulevard Saint-Laurent devient un axe commercial majeur dans le quartier chinois. La même année, on propose un plan de développement connu sous l'appellation de *Renaissance Chinatown*, qui consiste en l'expansion commerciale et résidentielle vers l'est, soit jusqu'à la rue Sainte-Élisabeth. En 1987, à la suite d'une démarche de concertation, un comité consultatif sur le développement du quartier chinois (Chinatown Development Consultative Committee) est créé. Les préoccupations premières de la ville et de ses partenaires dans l'élaboration de ce plan sont la protection et la promotion de l'identité et de l'héritage culturels de la communauté par l'établissement d'une image de quartier forte. Les années 1987-1990 amènent plusieurs nouveaux projets de développements qui aident à revitaliser le quartier chinois, tels les foyers pour personnes âgées et la rénovation de l'ancienne église. Les années 1990 montrent que le quartier chinois est toujours le point de rencontre de la communauté chinoise, même s'il est délaissé sur le plan résidentiel. Son aménagement et son architecture rappellent la tradition et jouent plus que jamais un rôle symbolique dans le quartier.

Phase 5 (1998-2001)

Appropriation spatiale, habillage et confirmation culturelle

La période 1998-2001 marque un vif regain dans le désir d'*enchinoisement* du quartier chinois de Montréal. L'année 1998 marque le dépôt du premier plan de développement du quartier chinois



III. 28. Arche chinoise enjambant la rue de La Gauchetière.
(Photo : Jonathan Cha)

III. 29. Arche (porte) du quartier chinois enjambant le boulevard Saint-Laurent, aquarelle.
(Service des Parcs, ville de Montréal, gracieuseté de Wendy Graham)



III. 30. Arche (porte) du quartier chinois enjambant le boulevard Saint-Laurent.
(Photo : Jonathan Cha)



III. 31. Temple-pagode situé sur la place Sun Yat-Sen.
(Photo : Jonathan Cha)

de Montréal³². À cette occasion, l'ancien maire de Montréal, Pierre Bourque, présente le quartier comme étant à la fois un symbole culturel, un pôle touristique international et un centre névralgique, au cœur de la ville, qui constitue une force et un pouvoir d'attraction de Montréal. Les objectifs du plan sont de contribuer à la relance et à la prospérité du quartier chinois, de renforcer les liens entre le quartier chinois et les autres secteurs touristiques, commerciaux et résidentiels environnants et de le rendre plus attrayant. Une attention particulière est portée aux entrées principales du quartier et aux éléments qui soulignent l'existence du quartier chinois.

Ayant développé des relations privilégiées avec la ville de Shanghai, notamment depuis la réalisation du jardin de Chine au jardin botanique de Montréal en 1990, la ville de Montréal poursuit ses échanges et fait venir des artisans chinois à Montréal afin de réaliser les deux icônes qui vont surpasser en taille les temples-pagodes de l'hôtel Holiday Inn et devenir les objets symboliques par excellence du quartier chinois de Montréal. C'est dirigé par une dynamique politique, un vouloir économique, l'idée d'un renforcement de l'identité culturelle et d'une pé-

rennité territoriale que naît la cinquième phase d'aménagement « à la chinoise ». Après avoir affirmé son identité culturelle lors de la quatrième phase d'*enchinoisement*, la communauté chinoise décide de confirmer celle-ci en se dotant d'une image de marque claire, reconnaissable et universelle. Il s'agit désormais non seulement d'exprimer le caractère chinois du lieu, mais encore davantage de s'ancrer dans le contexte de la mondialisation par un projet marqué par la spécialisation, le raffinement et la richesse esthétique. Le geste se veut symbolique, certes, mais fortement orienté vers la touristification et le développement économique du secteur. Il n'est alors pas étonnant de voir, par



Ill. 32. Détail du temple-pagode situé sur la place Sun Yat-Sen.
(Photo : Jonathan Cha)



Ill. 33. Porte du jardin de l'hôpital chinois de Montréal, 189, avenue Viger.
(Photo : Jonathan Cha)

le nouveau mobilier urbain et les icônes, un *enchinoisement* flamboyant inspiré de l'image grandiose de la Chine impériale.

Le geste le plus significatif, celui de créer une image forte, est la construction de deux immenses arches d'un rouge et or vif qui enjambe l'emblématique boulevard Saint-Laurent (ill. 29, 30). L'objectif était au départ d'ajouter des éléments signalétiques aux entrées du quartier, des œuvres d'art originales et contemporaines marquant la présence des Chinois à Montréal et aidant culturellement et touristiquement à caractériser le quartier. Les arches, à l'architecture traditionnelle plutôt que contemporaine, encadrent, annoncent les points d'accès et, selon la communauté chinoise, jouent un rôle d'ouverture et de marquage spatial venant confirmer leur fierté et leur présence sur le territoire montréalais. Par contre, il faut constater que ces arches cessent la continuité du boulevard Saint-Laurent et « privatisent » au profit de la communauté chinoise l'espace de cette rue qui définit Montréal sous toutes ses traditions et ses cultures. On parle alors d'une appropriation spatiale sans précédent à



Ill. 34. Statue de Confucius devant l'hôpital chinois de Montréal, 189, avenue Viger.
(Photo : Jonathan Cha)

Montréal et d'un geste suprême de ghettoïsation positive du quartier chinois. La lecture des arches dévoile une nouveauté dans l'*enchinoisement* du quartier, puisqu'une partie du sens des objets est délaissée au profit d'une compréhension nord-américaine et plus globale du caractère et du symbolisme chinois. Ainsi, les arches, qui se trouvent habituellement au cœur d'un parcours, se trouvent désormais aux extrémités de la zone commerciale chinoise

et ce, afin d'en marquer les limites spatiales et de faciliter leur lisibilité. Il y a donc un transfert qui s'effectue entre folklorisation / affirmation culturelle et touristification / appropriation spatiale.

À cela s'ajoute la création d'un nouveau temple-pagode, sur la place Sun Yat-Sen (ill. 31,32), dont les éclatants coloris, rouge et or, contrastent avec les parois délabrées des bâtiments adjacents et s'imposent en quelque sorte au paysage environnant. Cette intervention impérialiste de l'espace urbain est à la limite de la domination culturelle. Le visiteur est aujourd'hui entièrement projeté dans un paysage chinois et la démarcation de l'espace est significative. Les arches présentent ainsi le passage d'un état urbain à un autre, d'une réalité montréalaise à une Chine achalandée, bourdonnante d'activités, de kiosques pêle-mêle, d'objets sensoriels et de symboles omniprésents. Aux artefacts chinois déjà présents s'ajoutent des bancs stylisés et une grande murale à la place Sun Yat-Sen, des lions protecteurs (gardiens de l'entrée) au pied des arches sur le boulevard Saint-Laurent, des lanternes suspendues, une porte de jardin (ill. 33) et une statue de Confucius (ill. 34) devant l'hôpital chinois.

En plus, le complexe Guy-Favreau qui, lors de son implantation, avait démoli une superficie considérable du quartier chinois, restructure complètement son jardin extérieur. D'un caractère plutôt moderne et sobre, le jardin est transformé par l'ajout de temples-pagodes (ill. 35) et de végétation qui en font un jardin à l'allure chinoise. L'appropriation de ce lieu par la communauté chinoise, notamment pour le Taï-chi, mène finalement contre toute attente à l'*enchinoisement* d'un lieu qui se voulait initialement neutre.



Ill. 35. Temple-pagode du jardin du Complexe Guy-Favreau, 165, rue de La Gauchetière.
(Photo : Jonathan Cha)

Ces derniers gestes consistent réellement en l'habillage du cadre bâti du quartier. Cette nouvelle image d'une Chine nord-américanisée ouverte et flamboyante s'insère dans un véritable processus de muséification amorcé lors de la quatrième phase et atteignant son apogée en 2001. Le quartier chinois ne représente plus dans l'imaginaire un lieu délabré, un refuge d'immigrants chinois et un simple espace de transit ; il est désormais perçu comme un quartier thématique, un Disneyland *enchinoisé*, où tout l'effort conceptuel est axé sur une couche chinoise appliquée à une structure. L'architecture est ainsi cachée par ce mouvement de reconstruction identitaire et symbolique. Le quartier chinois est aujourd'hui vécu de l'extérieur, où le visiteur déambule dans un décor créé de toutes pièces par des phases successives d'*enchinoisement*. Le décor est à ce point évocateur et à la limite de la surreprésentation, que le quartier chinois de Montréal peut paraître davantage chinois qu'un quartier en Chine. Est-ce que l'affirmation d'une identité culturelle ne laisse pas tranquillement sa place à la touristification, un espace significatif certes pour la communauté chinoise, mais combien plus pour le visiteur étranger ?

Phase 6

Vers une réappropriation montréalaise et asiatique ?

Après cinq phases d'*enchinoisement*, dont les deux dernières ont été marquantes, il est intéressant de se demander s'il y aura ou non une sixième phase d'*enchinoisement*. Une autre mise en symbole grandiose paraît dérisoire à première vue et peu envisageable à court terme, alors qu'une rénovation / restauration du cadre bâti et de l'espace urbain apparaît comme souhaitée, afin de ne pas perdre le caractère montréalais caché derrière cet habillage chinois. Ainsi, une réappropriation montréalaise pourrait avoir lieu, sans toutefois altérer le caractère chinois du quartier. Ou

peut-être pourrait-on voir le retour et une continuité de la deuxième phase d'*enchinoisement*, où une couche chinoise serait appliquée aux bâtiments du quartier ?

L'impact du symbolisme dans le quartier chinois

Contrairement aux autres quartiers chinois au Canada, notamment ceux d'Edmonton, de Toronto, de Vancouver, de Victoria et de Winnipeg, qui ont aussi traversé des périodes de revitalisation urbaine,

le quartier chinois de Montréal a la particularité d'avoir eu recours à quatre phases (2 à 5) importantes d'aménagement et de mise en scène de *l'identité chinoise* et d'avoir surutilisé le symbolisme pour marquer et ancrer sa présence sur le territoire. Ce processus d'*enchinoisement* a fait du quartier chinois de Montréal le quartier le plus « chinois » du Canada, une constatation exemplaire ou impressionnante. À titre d'exemple, on trouve neuf arches distribuées dans cinq quartiers chinois au Canada. Les villes d'Edmonton, de Victoria et de Winnipeg possèdent chacune une arche et Vancouver en possède deux, alors que Montréal en possède pas moins de quatre.

Le quartier chinois de Montréal « apparaît » comme le plus authentique et le plus chinois des quartiers chinois, alors que la réalité est autre (détérioration du cadre bâti, absence de population, espaces vacants, peu de vitalité économique). Cela nous permet de constater que le sursymbolisme est un outil fort efficace pour cacher les lacunes du quartier chinois. La lecture du lieu en est améliorée et le quartier profite d'une visibilité sans pareille. Le symbolisme, par le processus d'*enchinoisement*, est devenu une abstraction architecturale expressive au profit d'une affirmation identitaire. L'impact esthétique ou la beauté du lieu provient principalement de sources symboliques véhiculées par une culture de l'ornementation. À terme, le processus d'*enchinoisement*, de sobriété à extravagance, aura ajouté une imagibilité et une lisibilité au lieu, contribué à l'orientation spatiale et créé un lieu distinct et thématique.

Les conditions gagnantes du quartier chinois

Les éléments ou conditions gagnantes du quartier chinois de Montréal, dans le contexte de la mondialisation, sont : d'être situé au centre-ville, à proximité de plusieurs commerces,

bureaux et activités ; d'avoir une artère principale commerciale, vibrante, animée, colorée et dense ; de posséder des institutions communautaires (associations claniques, centre communautaire, centre culturel, chambre de commerce, école de langue, hôpital, lieux de culte) ; d'y tenir des festivals, des cérémonies et des expositions culturelles ; d'avoir un parc ou une place publique central et d'avoir un mobilier urbain spécifique et des icônes (arches, pagodes, temples, lanternes). Avec ses composantes, le quartier chinois s'assure une pérennité et cela en fait l'exemple par excellence de l'adaptation d'un lieu à la mondialisation.

Le guide *Michelin* parle d'un quartier au cachet ethnique bien particulier et un pittoresque but de promenade, alors que le guide de voyage *Ulysse* présente le quartier chinois de Montréal comme un lieu de promenade agréable encadré par de belles portes à l'architecture d'inspiration chinoise. Pour sa part, le guide touristique officiel de la ville de Montréal explique que les grandes arches qui ornent l'entrée du quartier et les pagodes du toit de l'hôtel Holiday Inn Select rappellent l'architecture traditionnelle chinoise, que le quartier a une atmosphère asiatique, des rues animées avec un aménagement qui favorise la visite à pied où l'on pourrait facilement se croire dans une petite ville de Chine.

Le quartier chinois de Montréal est aujourd'hui un espace chargé d'attaches symboliques et de lieux de consommation culturelle. Le quartier chinois base désormais l'attachement du quartier sur une représentation qui évoque un lieu d'expression des traditions pour la communauté de descendance chinoise et asiatique et encore davantage sur la venue à terme du processus d'*enchinoisement* orienté sur la ghettoïsation positive et la touristification des lieux.

Notes

- Je tiens à remercier tout particulièrement Wendy Graham pour sa collaboration, ses recherches et la communication de ses expériences professionnelles dans le quartier chinois. Ses conseils et ses renseignements auront été un atout dans la structuration du propos de cet article.
- Les référents historiques sont tirés principalement de deux ouvrages : Helly, Denise, 1987, *Les Chinois à Montréal 1877-1951*, Institut québécois de recherche sur la culture, Montréal, 315 p. ; et Lai, David Chuenyan, 1988, *Chinatowns, Towns Within Cities in Canada*, University of British Columbia Press, Vancouver, 347 p.
- Aujourd'hui la rue Clark.
- La Presse, 27 août 1902.
- Helly : 50. Se réfère à la première partie : « L'arrivée », chapitre 3, tableau 1 : Population chinoise du Québec et du Canada, 1881-1991, provenant de Recensement Canada, 1881, 1891, 1901, 1911.
- Helly : 37-44. Se réfère à la première partie : « L'arrivée », chapitre 3, Le racisme anti-asiatique.
- John Lovell, *Lovell's Montreal Directory*, Montréal, John Lovell and Sons, 1894-1991 : « Tous ou presque, ils investissent leurs avoirs dans le secteur de la blanchisserie à la main et, durant dix-sept ans, ils fondent 1063 buanderies disséminées sur la presque totalité du territoire de l'agglomération montréalaise », cité dans Helly : 67.
- Nom usuel attribué aux immigrants chinois. Il témoigne d'un mépris, d'une volonté d'assimilation, mais aussi d'un sentiment d'étrangeté face à l'arrivée de l'« Homme chinois ».
- Devenue ensuite successivement l'église Notre-Dame-des-Anges, St. Cyril and St. Method Church, Chinese Presbyterian Mission, puis connue aujourd'hui et depuis 1957 comme étant la Mission catholique chinoise du Saint-Esprit.
- Simon, Sherry, 1999, *Hybridité culturelle*, Les Élémentaires, une encyclopédie vivante, Montréal, p. 20.
- Venturi, Robert et al., 1977, *L'enseignement de Las Vegas ou le symbolisme oublié de la forme architecturale*, Pierre Mardaga éditeur, Bruxelles.
- Simon : 32.
- Broudehoux, Anne-Marie, 2001, *Learning from Chinatown: The Search for a Modern Chinese Architectural Identity, 1911-1998*, in Nezar AlSayyad (dir.), *Hybrid urbanism: on the Identity Discourse and the Built Environment*, Westport, Praeger Publishers, p. 157.
- Ibid. : 165.
- Cette période débute en 1877, année précise qui marque l'ouverture de la première buanderie chinoise de Montréal, propriété de Jos Song Long et sise au 633, Craig ouest, au coin de la rue Saint-Georges, aujourd'hui angle Saint-Antoine et Jeanne-Mance (palais des Congrès).
- L'année 1880 est marquée par un premier geste d'enchinoisement, minime mais remarquable. Helly, 64 : « un nouvel immigré dessine une enseigne particulière. Il se dénomme le Chinois Lee (Lee Wah), et précise à la clientèle qu'elle a affaire à une buanderie chinoise californienne. »
- Les phases 1 et 2 d'enchinoisement s'inspirent de Helly : 57-118, première partie : « L'arrivée », chapitre 4, « La percée commerciale des Cantonais, 1894-1911 » ; et chapitre 5, « La concentration des commerces cantonais ».
- Helly : 77 : « De 1894 à 1911, les Cantonais effectuent une percée remarquable dans le secteur de la blanchisserie à la main de la métropole montréalaise. »
- Helly : 67 : « De 1894 à 1901, un millier de Cantonais arrivent à Montréal. »
- Helly : 215 : « En 1894, des marchands cantonais suspendent leurs enseignes dans la section de la rue La Gauchetière proche de Cheneville, puis, entre 1895 et 1896, sur celle comprise entre les rues Saint-Urbain et Saint-Charles-Borromée. »
- Helly : 81 : « En 1900, sur la rue La Gauchetière, entre le boulevard Saint-Laurent et la rue Côté, Hung Fung inaugure la première salle à manger cantonnaise de la ville. »

22. Aiken, Rebecca B. (1989), *Montreal Chinese Property Ownership and Occupational Change, 1881-1981*, AMS Press. Inc., New York, 350 p. ; et Helly, op.cit. Ces ouvrages décrivent avec justesse l'évolution de la population chinoise à Montréal, l'occupation du sol, les propriétés et les types de commerces détenus par les Cantonais de 1877 à 1981.
23. Il est à noter que cette deuxième phase d'enchinoisement s'est poursuivie au-delà de la période 1924-1964, qu'elle est en constante évolution et toujours en cours en 2005.
24. Broudehoux : 165.
25. Lieu de fabrication des biscuits de fortune aux petits messages philosophiques.
26. Venturi : 97.
27. David Chuenyan Lai fait une synthèse de l'évolution historique du quartier chinois de Montréal dans sa première partie : « Part one : Canadian Chinatowns », chapitre : *Post-war Chinatowns*, p. 149-154.
28. Abraham Cohen, « City Councillor Has Views on the Planning and Development of Montreal Chinatown », *Quartier chinois de Montréal*, 2 Mars 1982, p. 3.
29. L'année 1981 marque (enfin) un rassemblement de la population chinoise, historiquement divisée politiquement et religieusement. En effet, la communauté se mobilise et recueille une pétition de plus de deux mille noms afin d'empêcher la démolition du bâtiment qui abrite l'association clanique des Lee (angle de La Gauchetière et Saint-Urbain). Malgré l'élargissement de la rue Saint-Urbain, le bâtiment sera conservé. Ce geste marque une étape importante dans la survie du quartier chinois de Montréal, soit l'arrêt des démolitions et le commencement des projets de revitalisation.
30. Le père Thomas Tou, communément appelé Father Tou, était à la tête du Montreal Chinatown Development Association (CDA).
31. La notion de temple-pagode est utilisée afin de faciliter la compréhension et la représentation. Les termes pavillon et kiosque auraient certes été utilisés dans une description plus précise de ces constructions chinoises.
32. Ville de Montréal, 1998, *Le plan de développement du quartier chinois*, Service de l'urbanisme, ville de Montréal, Montréal, 56 p.